

ÉTIEMBLE

HYGIÈNE DES LETTRES

II

Littérature
dégagée

1942-1953

nrf

GALLIMARD

AVANT-PROPOS

Je le dis tout cru, et tout de suite : ce volume second de l'Hygiène des lettres vaut moins encore que le premier : j'y parle des collabos, de Staline, des colons et de ceux qui parlent de Dieu. Qu'y puis-je ? « Imposez-moi silence sur la religion et le gouvernement, et je n'aurai plus rien à dire. » Cher Diderot !

Tout mon espoir : traiter de religion sans plaire à aucun Dieu, soit incarné, soit incarnat ; de politique, sans m'aveugler ni sur l'œil de Moscou, ni sur celui de Washington ; des collabos, sans autre souci que celui des valeurs au nom desquelles nous avons refusé leur système ; du colonialisme, sans oublier que la France des flics et celle des racistes ne peut pas nous faire oublier celle de l'Institut Pasteur, celle qui forma Mohamed Dib, Tran Duc Thao, Césaire, Senghor, Rabearivelo.

On va me reprocher mon titre, assurément ; les belles âmes, surtout, pour qui toute littérature autre que vaine est « engagée » (autant dire sale, et vulgaire) ; les ignorants, aussi, qui s'imaginent que Jean-Paul Sartre a seul fondé l'engagement, et reçu les engagements. Je les renvoie

tous à Montaigne : « Je ne scay pas m'engager si profondément et si entier. Quand ma volonté me donne à un party, ce n'est pas d'une si violente obligation que mon entendement s'en infecte. Aux présens brouillis de cet estat, mon intérêt ne m'a fait mesconnoistre ny les qualitez louables en nos adversaires, ny celles qui sont reprochables à ceux que j'ay suivy. Ils adorent tout ce qui est de leur costé ; moy je n'excuse pas seulement la plus part des choses que je voy du mien. Un bon ouvrage ne perd pas ses graces pour plaider contre ma cause. Hors le nœud du débat, je me suis maintenu en équanimité et pure indifférence [...] Ceux qui allongent leur cholère et leur haine au delà des affaires montrent qu'elle leur part d'ailleurs, et de cause particulière : tout ainsi comme à qui, estant guéry de son ulcère, la fièvre demeure encore, montre qu'elle avait un autre principe plus interne. »
Cher Montaigne !

Hors le nœud du débat, vous lisez bien. Si parfois je ne me maintiens pas en équanimité, c'est que, précisément, il s'agit du nœud du débat.

、 INTRODUCTION

DE L'ENGAGEMENT

DE L'ENGAGEMENT ¹

« Il ne serait pas étonnant que l'auteur le plus engagé de son époque... » lisais-je dans *Combat*. En effet, il ne serait pas étonnant que l'auteur le plus engagé de son époque... mais que cet auteur, précisément, soit André Gide, voilà qui peut et doit nous étonner, vu que nous avons lu certain essai sur et contre l'engagement, signé justement d'André Gide.

C'est un de mes vices : j'aime donner aux mots, et recevoir d'eux, un sens aussi peu imprécis que possible. J'avais donc inscrit dans mon dictionnaire portatif des termes à la mode : « *Engagé* ; adj., dans une Église, dans un parti (le plus souvent monolithique et granitique) ; l'écrivain engagé s'est donné en gage au parti, à l'Église ; il en touche parfois des gages. Ex. : Aragon et Claudel sont des écrivains engagés. » Lecture faite des *Temps Modernes*, j'avais dû renoncer à ma définition. Que l'écrivain s'enrôlât dans un parti pour composer quelques affiches électorales, qu'il entrât comme rédacteur au

1. Publié dans *Valeurs* en octobre 1946, le mois même où je commençai à écrire aux *Temps Modernes*.

Ministère de l'Information, et Sartre le condamnait : « Ce n'est pas ainsi qu'il faut entendre l'engagement littéraire. »

Soit. Mais comment ? Comme *L'Arche*, où je découvris cette ébauche de définition : « Toujours engagé, toujours double, M. Stéphane... » ? J'allais adopter ce nouveau sens : « *Engagé*, celui qui ne se donne qu'avec discernement, et sans jamais renoncer à se déprendre, à se reprendre. » J'allais tenir l'engagement pour une *valeur*, et Gide, en vérité, pour l'auteur le plus engagé. J'allais réviser mon petit dictionnaire, quand le hasard me mit sous le nez trois lignes de Jean-Paul Sartre : « Pour nous, en effet, l'écrivain n'est ni Vestale, ni Ariel : il est « dans le coup », quoi qu'il fasse, marqué, compromis jusque dans sa plus lointaine retraite. » Etre dans le coup, dans le bain. Je reconnaissais à peu près le mot de Blaise Pascal : « Nous sommes embarqués. » Mais du coup je voyais l'engagement perdre toute valeur, réduit soudain au fait le plus banal, au fait du prince et de l'esclave, à la condition humaine.

« Valeur ou fait ? Fait ou valeur ? », me demandais-je (sans angoisse mais non sans agacement, car, je l'ai dit, j'aime les mots précis). Sartre, que je rencontrai, voulut bien m'éclairer : « Que de bêtises on écrit sur l'engagement, et sur l'idée que je m'en forme. Pascal et Corneille, Montaigne et Michelet, ils étaient dans le coup, ils étaient *en situation*. Et tous les écrivains du XVIII^e. Et Jean Genet. Et Gide, parbleu ! Je le tiens pour engagé. Engagé dans la pédérastie, engagé dans la question noire, engagé un temps... » J'avais sorti mon calepin et je notais : « *Engagé* ; adj., se dit de tout artiste qui ne fait pas profession de ce que les Anglo-Saxons, usant

d'un terme aussi galvaudé chez eux que chez nous *engagement*, appellent *escapism*. Ex. : tous les écrivains qui comptent sont *engagés*, sauf Toulet, Miomandre, quelques autres. » Aussitôt formée cette approximation, je dus la rejeter. Elle incluait tous les écrivains-fonctionnaires, tous les écrivains-curés, tous ceux précisément dont Sartre ne veut pas. Et puis, valeur ou fait ? Tout restait ambigu.



Le hasard me servit encore ; il me proposa la prière d'insérer des *Cahiers de la Pléiade* : « *Les Cahiers de la Pléiade* ne se croient pas tenus de prendre parti dans les grands conflits sociaux ou nationaux... Simplement espèrent-ils qu'il leur sera donné de recueillir divers textes curieux, modestes, et apparemment inutiles, que les autres revues ou périodiques, tout occupés de leurs projets grands et nobles, risquent de négliger ». De tous ces mots, dont chacun m'était délicieux, je retins surtout : « apparemment ». Quand il s'agit de savoir si la France regagnera l'amitié des peuples arabes, si les Russes disposeront à temps de la bombe atomique ou du microbe de la peste, sans parler du reclassement des postiers ou des universitaires, trois pages de Jean Grenier sur *l'attrait du vide* sont apparemment inutiles ; quand il nous faut choisir une constitution, ou le chef de l'Etat, quelle apparence d'utilité au texte de René Daumal ? Quoi ! Un garçon s'amuse à essayer de s'empoisonner, il se met sous le nez une espèce de tampon imbibé de substance toxique, il respire jusqu'à *la limite*, il voit de ses yeux le célèbre cercle infini dont le centre est partout, nulle part la circonférence,

il assure acquérir ainsi l'*expérience* d'un au-delà, de l'au-delà ; il répète ses tentatives jusqu'au point où l'esprit, le corps, sont menacés.

Or, je pressentais soudain que Jean Grenier, René Daumal étaient par excellence des écrivains engagés. Car « être en situation », comme disent les existentialistes, n'est-ce pas d'abord « être en situation » d'homme charnel, doué ou affligé d'un certain système nerveux, d'un certain équilibre ou déséquilibre des humeurs (qu'aujourd'hui nous disons : hormones) ? Et si l'homme est d'abord « en situation » à l'intérieur de sa peau, quelque engagé que soit Nerval dans son essai sur les chansons populaires françaises, combien plus dans *Aurélia*, dans les *Chimères* ! Oui : engagé dans ses chimères jusqu'à la folie, au suicide. *L'Immaculée Conception*, voilà bien la première forme, la plus exigeante, de tout engagement. Genet, Amiel, ou Sade, deviennent les parangons de l'écrivain en situation d'homme charnel. « Être le plus moi-même, c'est être le plus voleur. Mais être le plus voleur c'est être le plus moi-même puisque mon goût du vol sort de mon homosexualité. » (Jean Genet).

Aussitôt pourtant je retombais en équivoque. Enfoncés en eux-mêmes, engagés en eux-mêmes, Amiel, Sade ou Genet le sont *fatalement*. Une adhésion si parfaite qu'elle ne laisse aucun espoir de décollement, de recul, ou si l'on préfère, de dégagement, ce peut constituer un curieux fait biologique, un fait émouvant. Si toutefois, comme Sartre, on tient aussi l'engagement pour l'expression même de notre liberté et donc pour une valeur, Sade ou Genet, trop engagés *en soi-même* pour le rester *envers* soi-même, ne donnent de l'engagement que des images fausses.



Prisonnier de sa chair singulière, l'homme est *en situation* dans un autre corps, social celui-là (famille-classe-patrie-civilisation), qu'il n'a pas plus choisi, le plus souvent, qu'il n'a élu sa rate, ou sa valvule mitrale. « Nous sommes embarqués. » *Nous*. Et non pas : « Je suis embarqué. »

Les tyrans voudraient que les relations de chaque homme au corps social deviennent aussi nécessaires que celles de chaque homme à ses nerfs. A les en croire, chacun *doit* s'engager, prendre un parti, un seul, le seul parti qui, et qui, et qui n'a jamais tort, l'unique parti qui, bref : le parti unique, le nôtre. Et malheur à qui choisit l'autre seul parti qui, et qui, et qui n'a jamais tort, l'autre parti unique, le leur !

Ah ! que le temps est loin des bons vieux patriotismes libéraux, un peu bêtas, ceux qui prenaient pour devise : *right or wrong, my country* ¹. *Right or wrong* ! Nos partis n'en sont plus là. Chacun se veut infailible ; chacun dispose d'un pape, et, tout naturellement, dispose des écrivains. Ceux-ci redeviennent ce qu'ils étaient aux origines, des docteurs de la loi, ou des scribes.

Alors que Marx analysait avec justesse l'*aliénation* (partielle) de la conscience dans les sociétés où sévit la lutte de classes, nous constatons qu'aujourd'hui, dans les partis qui se réclament de lui, stalinien ou trotskiste, nul ne peut s'engager qu'il n'ait au préalable aliéné *toute* liberté intellectuelle et morale. Le « mot d'ordre » du groupe est la pensée de chacun. A chaque éche-

1. Qu'il ait tort ou raison, j'approuve mon pays.

lon, un « responsable ». Tout scrupule prenant alors le nom de « diversion », tout dégagement, de « trahison ». Reconnaissons que les religieux de tous ordres n'hésitent point à prêcher et à faire aujourd'hui ce que demain ils choisiront d'interdire et de condamner. C'est l'Ordre toutefois qui dit le bien, puis le vrai. Si les reniements de la conscience individuelle ne coïncident pas avec ceux qu'impose le groupe, et que, pour demeurer fidèle à son bien, à sa vérité, tel membre de la communauté décide alors de récupérer la conscience qu'il avait aliénée, que d'injures, de menaces ! Or, pour une conscience d'homme, il n'est de progrès moral, intellectuel, que par un constant désaveu des erreurs connues pour telles. Homme de savoir et de bien, renégat perpétuel, c'est tout un..

Dans tout pays à parti unique, je n'imagine donc d'autre engagement que celui de l'homme seul, et qui, péniblement, d'hérésies en erreurs, retrouve peu à peu la méthode cartésienne, l'ivresse des vérités lentement approchées, âprement suspectées, patiemment éprouvées, mais alors défendues avec passion, jusqu'au bûcher *inclusivement*.



Ainsi, parce que l'engagement d'Amiel ou de Genet ne peut acquérir aucune qualité morale, celui d'Aragon, de Claudel, soumis qu'ils sont à d'autres forces irrépressibles, celles du Parti, de l'Eglise, ne sauraient non plus s'ériger en *valeurs*. Alors toutefois que, dans l'état présent des sciences biologiques, Jean Genet ne peut pas ne pas rester soi-même, les relations de la conscience individuelle et de son corps social

demeurent toujours plus lâches, beaucoup plus, que ses attaches au corps de chair. Même dans les pays totalitaires. A plus forte raison dans les quelques régions, de moins en moins nombreuses, que les nouveaux sacrés n'ont pas régénérées (ou pas encore). La France, par exemple, tolère jusqu'à présent la division du travail entre le prêtre et l'écrivain. On y trouve l'homme divers et notamment cet homme-ci : décidé à tout risquer — ses biens, sa liberté, sa vie — pour ce qu'il croit le bien du peuple, mais qui, lorsqu'il compose un poème, n'a souci que des lois du vers et de ses amours, lorsqu'il choisit d'écrire un livre, polit un essai sur l'ascèse taoïste ; ou bien cet homme-ci : répugnant à toute agitation, à toute action, à tout acte politique, refusant même de voter, mais qui dans ses écrits reconstruit gravement le monde, ou contribue à le détruire ; et celui-ci, que j'allais oublier : également pris par l'action et par l'écriture, mêlant l'une à l'autre et l'autre à l'une, franc-tireur et partisan, mais partisan d'un parti qu'il a pris de lui-même en toute liberté, en se sachant responsable. Tous engagés en quelque sorte.

Suffit-il donc, pour s'engager, de prendre un parti, quel qu'il soit ? Si oui, Bazin, Bourget, Bordeaux ne le font pas moins que Malraux, ou Nizan. De vrai, prendre parti pour le bien du peuple, en quoi serait-ce plus *engageant* que de prendre parti pour les biens des hommes riches ? Et qu'on n'objecte ni l'insincérité, ni l'erreur des bourgeois. Il est des bourgeois sincères. Même le fascisme a ses purs. Quant à l'erreur, qui s'en juge exempt ?

Et pourquoi voudrait-on ne tenir pour engagés que ceux qui prennent parti dans les querelles de leur temps ? Nous lisons volontiers, et

nous avons raison, *La Sagesse*¹ de Charron. Or ce Charron, qui prêchait des sermons ligueurs lorsque les ligueurs régentaient sa bonne ville, le voilà royaliste quand surviennent les royalistes. Engagé plus profondément *envers* la sagesse que *dans* telle politique, lui contesterons-nous le titre d'engagé ? Non, s'il accepte les risques. J'avoue mal comprendre qu'André Breton ait pris jadis la défense d'Aragon lorsque la police demandait compte à celui-ci de quelques appels au meurtre. Poursuivre un poète ? pour un poème ? Voyons, ce n'est pas sérieux : ce n'est que de la poésie. Même aberration quand les amis de Maurras, qui désignait au bourreau celui-ci, et cet autre à l'assassin, s'étonnent qu'on l'ait enfermé : rien de grave, à les en croire — de la prose, tout simplement. Et ces jérémiades, après un siècle et demi, sur la mort d'André Chénier, « cet exquis poète, ah ! *La jeune Tarentine*, je ne veux pas mourir encore, il y avait de l'agneau en lui ». On oublie que Chénier écrivit en prose des pages virulentes, et fort belles, qui s'en prenaient aux Montagnards, les insultaient, les menaçaient, des pages où Chénier savait et disait qu'il exposait sa vie. Il la perdit en effet dans l'affaire. Ne le plaignons pas ; il était engagé ; heureux les écrivains qui meurent pour quelque chose, une théorie de Dieu, de la césure, ou de l'État.



L'étonnant, écrit Barrès, c'est qu'il y ait eu un premier martyr. Étonnant ? pourquoi ? Un millionième martyr, oui, voilà qui peut nous

1. Je ne la relis point sans déception, après Montaigne (1954).

stupéfier, ou que tant de gens aient témoigné pour tant de causes qui ne valent pas un fétu ; ainsi, plusieurs sont morts pour garder le droit d'affirmer qu'ils avaient chevauché un bâton enduit de sperme, et volé de la sorte jusque dans une clairière où se trouvaient déjà quelques clercs et ribaudes, chacun pourvu de son bâton magique — sans oublier Messire Satan, dont chacun baisait le cul.

Quelques idées justes ont eu leurs martyrs, j'en conviens, leurs témoins, leurs engagés ; les idées fausses, et les folles, en comptent un bien plus grand nombre. L'engagement, s'il témoigne pour celui qui le contracte, ne saurait donc se substituer à l'élaboration et au choix des valeurs. Tant vaut ce à quoi l'on se voue, tant vaudra l'engagement. Alors ? Alors, « le mot d'engagement est très vague. Il faudrait bien nous en dégager, de ce mot. » (Jean Wahl).

LA LANGUE FRANÇAISE ET LA POLITIQUE

nrf